

Coup de coeur

Une saison blanche et sèche

A Dry White Season

Henry Welsh

Volume 9, numéro 4, juin-août 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34196ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Welsh, H. (1990). Compte rendu de [Coup de coeur : une saison blanche et sèche / *A Dry White Season*]. *Ciné-Bulles*, 9(4), 34–35.

Une saison blanche et sèche

par Henry Welsh

Euzhan Palcy, que le succès de **Rue Cases-Nègres** a fait connaître, n'a pas choisi une voie moyenne pour son second film. Après avoir lu le roman d'un auteur sud-africain célèbre, André Brink, elle n'aura de cesse d'adapter ce texte pour l'écran. Il faudra la conjonction de deux passions pour que le projet puisse aboutir avec la M.G.M. soi-même.

Il ne faut pas y voir une manière de récupération des thèmes anti-apartheid, ou encore le résultat d'une guerre des studios. Euzhan Palcy a décidé de frapper un grand coup et de nous offrir une œuvre de stature internationale. Qui peut réussir cela mieux que la formidable machine américaine ? D'autant que les acteurs furent choisis en fonction non pas d'une quelconque allégeance à telle ou telle firme, mais pour leur personnalité. Et en tout premier lieu venait Monsieur Brando qui acceptait ce rôle d'avocat dissident et signait un rôle alors qu'on ne l'avait pas vu au cinéma depuis 1980. Autant le dire tout de suite, c'est une page d'anthologie ! À ses côtés nous voyons Donald Sutherland, Janet Suzman — née en

Afrique du Sud, nièce de Helen Suzman, députée libérale du parlement sud-africain — Jurgen Prochnow, Zakes Morae et Susan Sarandon. Une belle distribution au service d'une histoire exemplaire. Celle d'un professeur de littérature qui comprend le visage de l'apartheid. Son jardinier, Gordon, est un homme soumis mais il veut que Jonathan son fils aille à l'école pour apprendre et avoir un destin différent du sien. Un jour, le jeune écolier rejoint un groupe imposant de manifestants, tous jeunes, qui réclament d'apprendre en anglais et non pas en afrikaans. La police y voit une menace grave pour l'ordre public et disperse la foule en tirant. Jonathan disparaît et meurt alors qu'il est gardé par la police, puis Gordon est arrêté à son tour et mourra également dans les locaux de la police ; il s'est suicidé dira-t-on.

Pour Ben du Toit, le professeur aux idées droites, il est impensable que l'on dispose de la vie des personnes de la sorte et il va s'engager à fond dans la recherche de la vérité. Parfois cet homme aux fortes convictions est capable de prendre de véritables risques physiques pour comprendre et connaître la vérité. C'est des aspects intéressants de ce film : bien souvent les dénonciations ne sont que l'effet de « bien-pensants », dans ce cas-ci du Toit ira au bout de son engagement, ne se confinera pas dans le rôle d'un pétitionnaire. Ce faisant, il voit sa femme le quitter et son directeur le renvoyer de l'école. Pour du Toit cependant, il s'agit de défendre des valeurs sans lesquelles, pense-t-il, on ne peut vivre. Pour son épouse, c'est la peur panique de voir tout un monde s'écrouler si la place des Noirs ne reste pas ce qu'elle est.

A Dry White Season



Coup de coeur : A Dry White Season

La construction du film oscille constamment entre ces deux pôles et peu à peu, comme du Toit, nous touchons de plus près la réalité : celle des Noirs entassés dans des ghettos — où du Toit parvient à entrer en se cachant — celle des Blancs qui ne vivent qu'arc-boutés sur des lois d'exception et un système policier. Le scénario fait de cette découverte le propre d'une éducation politique, le professeur ne se doutait de rien et c'est en cherchant à rendre justice qu'il prend conscience de la réalité. C'est un peu difficile à admettre si on ne considère pas la personnalité du professeur, à priori bon père et bon mari, qui a toujours entretenu de bonnes relations avec son jardinier pourtant de couleur. Le prototype du citoyen satisfait et encoconé. En vérité cette transformation passe par le talent de Donald Sutherland qui sait par un tressaillage, une intonation un peu défaillante, nous faire comprendre un trouble qui peu à peu l'envahit. Il parvient à aller au-delà de ces propres résistances et, avec l'aide d'une journaliste qui lui ouvre les yeux, il accepte de regarder la vérité telle qu'elle est et telle qu'il se l'était toujours masquée. C'est précisément cet itinéraire à la fois intime et menant à un engagement de plus en plus profond qui marque, en profondeur, le film. Il n'y a pas de révélation pour du Toit, simplement il constate, chemin faisant, que les choses lui avaient échappé, qu'il vivait dans un exil intérieur et que cela lui devient insupportable. Ce message il veut le passer à son propre fils qu'il éloigne de lui car il craint pour leurs vies. La relation qui unit le père au fils est peut-être l'aspect le plus « rapporté » du film ; comme s'il avait fallu manifester une sorte de symétrie entre le couple Gordon père/fils et le couple du Toit père/fils. La prise de conscience du père qui se transmet automatiquement à son enfant a quelque chose de magique, tout comme le geste du jeune garçon pour sauver son père lorsqu'il subtilise de leur cachette les documents compromettants que la police cherche.

La mise en scène n'hésite pas devant des mouvements de foule imposants, ou des scènes de tortures douloureuses, le côté un peu romantique et plein de bons sentiments qu'on voyait dans **Rue Cases-Nègres** a disparu complètement et laisse place à l'efficacité même si cela doit durcir considérablement le ton du film. L'entrée en scène de Brando — dans le rôle de l'avocat — déplace un peu le poids du film. Alors qu'auparavant, tout reposait sur le personnage interprété par Sutherland et sur l'émotion, avec la mise en place du procès et la présence de Brando, c'est sur un niveau juridique que s'engage le combat. En même temps le rouleau compresseur de la justice officielle se voit railler et démonter implacablement

par l'avocat dont le plaisir à faire éclater la vérité au procès est extrême. Ce que nous apprécions d'autant que Brando avec son élocution si particulière et sa démarche de gros ours, donne l'impression de régler lui aussi des comptes avec d'autres injustices, sous d'autres cieux, dont il a pris en son temps la défense. En donnant ce rôle à Brando, la réalisatrice a sans aucun doute pris le risque de donner à ce film un sens plus programmatique que souhaitable. L'histoire du cinéma retient facilement les prises de positions cinématographiques de ce genre. Dans son film précédent, Euzhan Palcy faisait porter la charge de son analyse, des émotions qu'elles voulaient transmettre par des acteurs moins mythiques que Brando ou Sutherland, ce qui laissait une impression de plus grande spontanéité, d'authenticité. Ici, le talent remplace le vécu et la machinerie d'une production colossale bien faite a remplacé le caractère plus naturel. La démonstration s'en trouve renforcée, appuyée, au détriment de la compréhension par sympathie. La nécessité de parler haut peut expliquer la forme pamphlétaire. D'autres films depuis quelques années ont rempli ce rôle — tardif — de dénonciation. Pour ceux qui suivent le cinéma africain il y a eu depuis de nombreuses années des oeuvres qui militaient contre l'apartheid. Autant qu'il me souvienne un de ces premiers films **Rhodesia Count Down** date de 1964. Sans aucun doute le fait que des grands studios prennent le relais avec une réalisatrice comme Euzhan Palcy, dont on ne peut mettre en question l'intégrité, est une chose positive. Mais ces grandes sagas auraient eu plus de poids il y a quelques années, à un moment plus risqué... pour les investisseurs ! L'évolution des consciences en permettant un tel film a d'abord servi à un changement au sein de la société sud-africaine. Contrairement à son propos, **Une saison blanche et sèche** n'est pas une prophétie mais l'illustration de ce qui est déjà en marche dans ce pays.

L'optimisme ne teinte pas ce film, et à la vitesse où vont les choses en Afrique du Sud, il paraît déjà d'un autre temps. Mandela et d'autres militants ont été libérés et le pouvoir blanc donne l'impression de vouloir abandonner certaines positions devenues intenable. Soit, mais le propos de ce film est aussi de nous montrer combien certaines mentalités *soft* ont pu se laisser abuser par un discours, une propagande bien orientés. Il faudra beaucoup de persuasion et d'échanges pour rapprocher les communautés. La lutte politique remplace peu à peu la lutte sanglante, comme la prise de conscience remplace la quiétude aveugle de du Toit. Il n'en faut pas beaucoup plus pour donner un peu d'espoir. ■

A Dry White Season

35 mm / coul. / 106 min /
1989 / fic. / Québec

Réal. : Euzhan Palcy
Scén. : Euzhan Palcy et Colin Welland
Image : Kelvin Pike, B.S.C. et Pierre-William Glenn
Son : Roy Charman
Mus. : Dave Grusin
Mont. : Sam O'Steen et Gleen Cunningham
Prod. : Paula Weinstein
Dist. : M.G.M./U.A.
Int. : Donald Sutherland, Janet Suzman, Jurgen Prochnow, Zakes Mokae, Susan Sarandon, Marlon Brando